

terre. Je leur dis qu'excepté les secours que nous pourrions trouver à la Nouvelle-Hollande, nous n'en avions aucun à espérer ayant d'arriver à Timor, dont nous étions éloignés de plus de 1200 lieues et où il y avait un comptoir hollandais; mais que j'ignorais dans quelle partie de l'île il était. Là dessus ils consentirent à vivre d'une once de pain et d'un huitième de pinte d'eau par jour. Je fis donc la visite de notre provision de vivres, et après leur avoir recommandé de la manière la plus solennelle de tenir fidèlement leur promesse, nous nous disposâmes à traverser, sans aucune carte pour nous guider, une mer immense et peu connue, dans une chaloupe longue de vingt-trois pieds et très-chargée par les dix-huit hommes qu'elle contenait. J'observai avec plaisir que chacun de mes compagnons d'infortune était moins affecté que moi de notre triste position.

« Notre provision était un peu diminuée; nous avions perdu quelque chose dans le désordre de notre embarquement; nous l'avions augmentée de quelques cocos et de fruits à pain, mais ces derniers avaient été foulés aux pieds et écrasés.

« Il était à-peu-près huit heures du soir quand nous mîmes à la voile, le 2 de mai. Ayant réglé les quarts et mis un peu d'ordre dans notre petit bâtiment, nous remerciâmes Dieu de notre déli-

vance miraculeuse; et, pleins de confiance dans sa bonté bienfaisante, je me trouvai l'esprit plus calme que je ne l'avais eu depuis long-temps.

« Le 5, au point du jour, le vent fraîchit, le soleil se leva rouge et enflammé, marque certaine d'un coup de vent. A huit heures, une tempête violente éclata. La mer était si grosse, que, lorsque la chaloupe se trouvait entre deux vagues, la voile était à plat contre le mât comme par un temps calme, et lorsque nous étions sur le sommet d'une lame, elle était si gonflée que nous courions le risque de chavirer; néanmoins, nous ne pouvions pas nous hasarder à l'amener, car nous étions dans le danger le plus imminent; l'eau tombait sans relâche dans la chaloupe; nous fûmes occupés toute la nuit à la vider. Jamais, peut-être, des navigateurs ne se sont trouvés dans une situation plus alarmante.

« Notre biscuit était dans des sacs et exposé à être mouillé par l'eau de mer: accident qui l'aurait gâté et qui nous condamnait à mourir de faim; il fallait donc l'éviter à quelque prix que ce fût. Je me mis à examiner les hardes qui se trouvaient dans la chaloupe et les autres choses dont on pouvait se passer. Je réglai qu'on ne garderait que deux habillemens complets pour chaque personne, tout le reste fut jeté par dessus bord, avec des cordages et des voiles inutiles.

Cette opération allégea beaucoup la chaloupe, et nous eûmes plus d'espace pour vider l'eau. Heureusement, le charpentier avait un coffre excellent dans lequel on plaça le biscuit; au premier moment favorable, son coffre à outils fut aussi vidé, et les outils mis au fond de la chaloupe; on le remplit de biscuit.

« Je donnai à chacun une petite cuillerée de rhum, car nous étions mouillés et transis de froid, et le quart d'un fruit à pain qui était à peine mangeable: ce fut notre diner. Je commençai ainsi à exécuter strictement notre règlement économique: j'étais bien résolu à faire durer nos vivres pendant huit semaines, quelque petite que dût être la ration journalière.

« Le 4 mai, la mer fut encore plus grosse que la veille; nous fûmes épuisés par la fatigue de vider l'eau qui tombait dans la chaloupe. Nous ne pouvions que courir vent arrière; la chaloupe se maintint si bien de cette manière, que je ne craignis plus aucun danger à cet égard. Mais, de toutes les peines que nous avions à endurer, celle d'être continuellement mouillés n'était pas la moindre: la nuit fut très-froide; au point du jour, nos membres étaient tellement engourdis, que nous pouvions à peine nous remuer. Alors je servis une cuillerée à café de rhum, qui nous fit grand bien à tous.

« Un peu avant midi, nous découvrîmes quelques petites îles basses: je passai au milieu de ce groupe; le vent avait beaucoup diminué. Notre souper consista en petits fragmens de fruit à pain; ensuite nous fîmes la prière.

« La nuit fut belle; chacun se trouva beaucoup mieux le 6 au matin; on eut à déjeuner des morceaux d'ignames qu'on avait découverts dans le fond de la chaloupe. Une grande partie de notre biscuit était déjà moisie, cependant on le mit en réserve.

« Je n'avais pu encore tenir compte de la route que nous faisons; on s'arrangea de manière à la connaître; on disposa une ligne de loch, et plusieurs de nos compagnons ayant l'habitude de compter les secondes, s'en acquittaient avec assez d'exactitude. Le 5, à midi, nous étions par 18° 10' de latitude sud, et suivant l'estime, à 4° 29' de longitude, à l'ouest de Tofoa. Nous avions parcouru 94 milles depuis la veille.

La plus grande des îles que nous venions de passer peut avoir six lieues de tour. Je crois que les plus étendues sont habitées: elles me parurent fertiles.

Le 5, nous vîmes encore des îles qui parurent grandes, bien boisées et montueuses. Je n'osais pas débarquer, car nous étions encore moins en état de nous défendre qu'à Tofo. Nous prîmes

un poisson à la ligne : ce fut une grande joie , mais elle dura peu , nous le perdîmes en le halant à bord. Nous n'eûmes pour dîner qu'un huitième de pinte de lait de coco et deux onces de viande par personne , et pour souper , qu'une once de pain gâté et un huitième de pinte d'eau. Cette ration fut reçue avec satisfaction , mais nous souffrîmes beaucoup de la soif. On peut aisément se figurer que nous étions fort à l'étroit et très-gênés. Je trouvai le moyen de parer à cet inconvénient , en nous partageant en deux quarts. Une moitié de notre troupe était assise pendant que l'autre restait couchée au fond de la chaloupe ou sur un coffre , avec le ciel pour toute couverture ; nous étions perclus par la crampe. Les nuits étaient si froides et nos corps si constamment mouillés , qu'après quelques heures de sommeil , nous pouvions à peine nous remuer.

« Le 7 , au point du jour , nous découvrîmes encore une terre qui offrait des rochers d'une hauteur extraordinaire ; à mesure qu'on s'en approcha , ils prirent une grande variété de formes. Le pays parut agréablement entremêlé de collines et de plaines , et en quelques endroits , couvert de bois. Au large de la partie du nord-est , on voyait des îlots rocailleux près desquels nous fûmes poussés à l'improviste par un courant très-fort , et nous ne pûmes nous en éloigner qu'en

nous approchant à la rame d'un récif qui les entourait. Nous vîmes en ce moment deux grandes pirogues à la voile , qui nous poursuivaient avec une grande vitesse. Inquiets sur leurs intentions , nous nous éloignâmes très-alarmés , car nous connaissions notre faiblesse et notre impossibilité de nous défendre. Toute l'après-midi , nous eûmes des vents légers du nord-est ; le temps fut pluvieux , avec du tonnerre et des éclairs. Une des pirogues nous gagnait , et à trois heures , n'était plus qu'à deux milles de nous ; alors elle abandonna la chasse. Ces pirogues ressemblaient , pour la voilure , à celle des îles des Amis. Peut-être , nos communications avec les Indiens nous auraient été avantageuses , mais dans notre position , il y aurait eu de l'imprudence à la risquer.

« Je crois que ces îles sont les îles Fidji , parce que leur étendue , leur position , et leur distance des îles des Amis , se rapportent avec ce que nous en ont dit les habitans de cet archipel.

« A quatre heures , il tomba une pluie abondante ; chacun s'efforça de recueillir de l'eau , et nous parvîmes à augmenter notre provision d'une trentaine de pintes , indépendamment de ce que nous pûmes apaiser notre soif pour la première fois depuis que nous étions à la mer ; mais , percés par l'humidité , sans pouvoir changer de vêtements , nous passâmes une très-mauvaise nuit , car

nous éprouvâmes un froid et des frissons dont il est impossible de se faire une idée. Heureusement la matinée du lendemain fut belle; nous pûmes nous dépouiller de nos habits pour les faire sécher. La ration de cette journée fut une once et demie de petit salé, une petite cuillerée de rhum et une once de biscuit; le rhum, quoiqu'en aussi petite quantité, nous fit grand bien; nous avons toujours une ligne de pêche à la traîne; nous apercevions beaucoup de poissons, mais nous n'en pûmes prendre un seul.

« L'après-midi, on nettoya la chaloupe; j'avais jusqu'à ce moment distribué les vivres au coup-d'œil; je fis une balance avec deux écales de coco, une balle de fusil servit de poids.

« J'amusai mes compagnons en leur faisant la description de la Nouvelle-Guinée et de la Nouvelle-Hollande, et je les instruisis le mieux que je pus de tout ce qui concernait le gisement et l'aspect de ces terres, afin que s'il m'arrivait quelque accident, ceux qui me survivraient eussent quelque idée de la route qu'il fallait tenir jusqu'à Timor, dont ils ne connaissaient que le nom, et dont plusieurs n'avaient jamais entendu parler.

« Le 9 après-midi, je fis garnir chaque mât de haubans, je fis arranger une toile à voile en guise de bastingage autour de la chaloupe, et relever les côtés de neuf pouces en clouant des écoutes sur

les bancs de l'arrière, ce qui nous fut très-avantageux. La journée avait été belle; vers neuf heures du soir le ciel se couvrit de nuages; bientôt il tomba une pluie extrêmement forte, avec des coups de tonnerre et des éclairs. A minuit, nous avons recueilli quatre-vingts pintes d'eau; en revanche nous étions trempés et tremblans de froid; je distribuai une petite cuillerée de rhum. Le vent augmenta; la nuit fut affreuse; la plupart de mes compagnons ne purent pas dormir; le jour ne nous apporta pas de soulagement; la mer brisait sur nous avec tant de force, que deux hommes étaient sans cesse occupés à vider la chaloupe.

« Le 11 au matin notre position était alarmante; nous avons été mouillés toute la nuit; nos membres étaient si engourdis que nous ne les sentions pas. La mer passait fréquemment par-dessus l'arrière; nous étions obligés d'employer tous nos efforts à vider l'eau. A midi, le soleil qui parut, nous fit autant de plaisir qu'il en cause en Angleterre dans une journée d'hiver. La latitude observée fut de $14^{\circ} 50'$ sud; nous avons parcouru 102 milles depuis la veille; nous nous estimions à $11^{\circ} 59'$ à l'ouest de Tofo.

« Le temps humide continuait, les raffales de vent furent fréquentes et violentes; la nuit fut affreuse. Au point du jour chacun se plaignit des douleurs qu'il éprouvait; car on n'avait pu pren-

dre le moindre repos. A midi, le temps était presque calme, mais le soleil ne se montra pas. Comme je ne voyais aucune apparence que nous pussions faire sécher nos vêtements, je recommandai à mes compagnons de les ôter et de les tordre après les avoir trempés dans la mer, ce qui leur procura une certaine chaleur, tandis que l'eau de la pluie les refroidissait.

Nous vîmes l'après-midi flotter sur l'eau un fruit que le jardinier reconnut pour celui du *barringtonia*; on en aperçut aussi le lendemain, de même que des frégates, ce qui indiquait le voisinage de quelque terre.

« Effectivement nous découvrîmes plusieurs îles le 14 et le 15; elles s'étendent de $13^{\circ} 16'$ à $14^{\circ} 10'$ de latitude sud, et de $167^{\circ} 17'$ à $168^{\circ} 34'$ à l'ouest de Greenwich. Je jugeai que la plus grande avait vingt lieues de tour, et les autres cinq à six. Leur vue ne fit que rendre notre position plus triste. Nous étions presque mourans de faim, avec l'abondance devant les yeux; mais il y avait un danger si imminent à chercher là quelque soulagement à notre misère, que nous préférâmes de la supporter, tant qu'il restait une lueur d'espérance de pouvoir surmonter nos malheurs. Quant à moi, je regardai comme un bienfait de la providence cette continuité de pluie et de temps couvert. Un temps chaud nous eût fait périr de soif,

et il est probable que l'humidité continuelle causée par la pluie et les vagues nous préserva de cette affreuse calamité.

« N'ayant rien qui pût aider ma mémoire, je ne pus décider si ces îles faisaient partie des Nouvelles Hébrides. Je jugeai dans le moment que j'avais fait une découverte, et depuis j'en ai acquis la certitude. Je crois que ces îles sont fertiles et habitées, ayant vu de la fumée dans plusieurs endroits.

« La nuit fut très-noire, on n'apercevait aucune étoile pour se guider, la mer nous inondait sans interruption; je pensai qu'il convenait de nous précautionner contre les effets du vent du sud, pour n'être pas poussés trop près de la Nouvelle-Guinée; c'est pourquoi je gouvernais au sud toutes les fois que le temps le permettait. Ce jour-là j'ajoutai à la ration journalière d'un vingt-cinquième de livre de biscuit et d'un huitième de pinte d'eau, une once de petit-salé. On m'en avait souvent demandé, mais j'avais résisté à toutes les sollicitations; je voulais, pour le faire durer le plus longtemps possible, ne le distribuer qu'en petite quantité. Le vent fut très-fort; nous eûmes un temps sombre et couvert, des tonnerres, des éclairs, de la pluie: la nuit fut vraiment épouvantable.

« Au point du jour, le 17, chacun se plaignait; quelques-uns de mes compagnons demandèrent

une ration extraordinaire : je la refusai avec fermeté. Notre état était déplorable ; toujours mouillés, souffrant du froid excessif de la nuit, sans le moindre abri contre les intempéries de l'air, sans cesse obligés de vider la chaloupe ; mais peut-être ce dernier inconvénient était-il un bien, puisqu'il nous tenait en action.

« Notre petite provision de rhum nous était d'une grande utilité : lorsque la nuit avait été bien mauvaise, j'en servais une ou deux petites cuillerées à chacun ; lorsque je l'annonçais, cette nouvelle répandait la joie dans tous les esprits. A midi, une trombe vint bien près de la chaloupe. Nous avons fait cent milles depuis la veille. La nuit fut sombre et triste. Les lames et les vents guidaient seuls notre route. J'étais décidé à atterrir, s'il était possible, sur la côte de la Nouvelle-Hollande, au sud du détroit de l'Endeavour ; il fallait donc gouverner de manière à ce que les vents du sud pussent nous servir.

« Le 20, à la pointe du jour, après une nuit très-pluvieuse, plusieurs de mes compagnons avaient l'air à moitié morts. Notre aspect était effrayant ; partout où je jetais les yeux, ils rencontraient les regards d'un malheureux qui souffrait. Il était trop évident que nous étions livrés aux horreurs de la faim ; mais personne ne se plaignait de la soif : nous n'avions plus envie de

boire ; ce besoin était sans doute satisfait par l'absorption de l'eau à travers la peau. Nous n'avions goûté quelques instans de sommeil qu'au milieu de l'eau, et nous ne nous réveillions qu'avec des crampes et des douleurs dans les os. A midi, le soleil vint nous ranimer : bonheur passager ! l'après midi, la pluie et l'eau de mer nous inondèrent ; nous pouvions à peine voir autour de nous ; enfin, pendant la nuit, la pluie tomba avec une telle abondance, que nous craignîmes qu'elle n'emplit la chaloupe. Chacun fut obligé de travailler de toutes ses forces à la vider.

« Nous étions dans un état pitoyable le 22. A midi, le vent souffla avec impétuosité ; l'écume des vagues passait continuellement par-dessus nos têtes. Nous avons fait 150 milles la veille. Les maux que nous éprouvâmes pendant la nuit surpassèrent ceux du jour. La mer fondait sur nous avec une violence inexprimable, et nous forçait de vider l'eau sans interruption, en nous tenant constamment dans la crainte de périr. L'aspect de mes compagnons quand le jour parut le 29, me fit redouter pour la plupart une nuit semblable à celle qui venait de se passer ; ils n'auraient pas été en état de la supporter. Je les soulageai un peu en leur donnant deux cuillerées de rhum ; le soir le temps fut un peu moins mauvais, la nuit fut très-belle.

« J'eus le plaisir, le 24 au matin, de voir un heureux changement sur le visage de mes compagnons. A midi le temps s'embellit encore, et pour la première fois depuis quinze jours, nous sentîmes la douce chaleur du soleil. Nous quitâmes nos vêtemens pour les faire sécher; ils étaient si usés qu'ils ne nous garantissaient plus du froid ni de l'humidité. L'après midi, nous vîmes beaucoup de fous, de noddis et d'autres oiseaux aquatiques qui ne s'éloignent pas beaucoup de terre.

« La mer étant moins grosse, et entrant moins dans la chaloupe, je profitai de l'occasion pour examiner ce qui nous restait de biscuit. Il y en avait encore pour vingt-neuf jours, en continuant les rations ordinaires; il ne me fallait pas plus long-temps pour arriver à Timor, mais nous pouvions éprouver des retards, ou peut-être nous trouver obligés d'aller directement à Java. Je me décidai donc à régler les rations de manière à faire durer les provisions six semaines. Je craignais que cette proposition ne fût mal reçue, et que je n'eusse besoin de toute ma fermeté pour la faire adopter. Mes appréhensions étaient vaines. Quand j'eus représenté à mes compagnons la nécessité de nous précautionner contre les retards que nous pourrions avoir à souffrir des vents contraires ou d'autres causes, ils consentirent volon-

tièrement à la diminution qui était d'ailleurs bien légère. En conséquence, la ration du déjeuner et du diner, ne fut plus que d'un vingt-cinquième de livre de biscuit. On convint de retrancher le souper, ce qui nous donna les moyens de subsister encore pendant quarante-trois jours.

Le 25 à midi, des noddis vinrent si près de la chaloupe, qu'on en prit un à la main: il était de la grosseur d'un petit pigeon, je le divisai, y compris les intestins, en dix-huit parts, qui furent distribuées suivant la méthode usitée, à la mer, par les matelots. L'un d'eux se tient le dos tourné à l'objet qu'il s'agit de répartir, un autre indique du doigt une portion; on demande tout haut *à qui cette part?* celui qui ne la voit pas nomme quelqu'un à qui elle est donnée. De cette manière, la chance est égale pour tous; le noddis fut donc partagé ainsi: on y ajouta la ration ordinaire de biscuit et d'eau, et il fut dévoré ainsi que les os; l'eau de mer tint lieu de sauce.

« Le soir on prit un fou aussi gros qu'un canard. Il fut réservé pour le souper. On en donna le sang à trois de mes compagnons qui paraissaient les plus épuisés par la disette. Ce fut un bon repas en comparaison de ceux que nous faisons ordinairement.

« Le 26 on vit passer le long du bord plusieurs branches d'arbres, quelques-unes semblaient

n'être pas dans l'eau depuis bien long-temps. Le ciel nous envoya un secours extraordinaire, nous primes trois fous. On trouva dans le gésier de deux de ces oiseaux, plusieurs poissons volans et de petits poissons que l'on garda pour le dîner du lendemain. La plupart de mes compagnons trempaient leur biscuit dans l'eau de mer pour le rendre plus appétissant; quant à moi, je le rompais en petits morceaux, je le mettais tremper dans ma ration d'eau et je le mangeais ainsi à la cuillère dans une écale de coco; évitant de prendre à-la-fois un trop gros morceau, de sorte que mon repas durait aussi long-temps que s'il eût été plus abondant.

« Le temps était beau et serein, la chaleur du soleil devint si incommode, que plusieurs de mes compagnons tombèrent dans un état de langueur et de faiblesse très-alarmant pour leurs jours.

Des branches d'arbres et du bois qui passèrent le long de la chaloupe le 27 et de nombreuses troupes d'oiseaux, me firent penser que nous devions être près des récifs qui bordent la côte de la Nouvelle-Hollande. A midi nous étions par 13° 26' sud. Nous avons parcouru 109 milles depuis la veille; je m'estimais à 39° 4' à l'ouest de Tofo. Le soir les nuages me parurent si fixement arrêtés dans l'ouest que je regardai la terre comme peu éloignée; chacun se réjouit de cette idée.

« Mes conjectures se vérifièrent; le 28 à une heure du matin, le matelot qui tenait le gouvernail entendit le bruit des brisans; je levai la tête, et je les vis à bas bord à moins d'un quart de mille de distance. Je dis de faire route au nord-nord-est, et en dix minutes nous ne les vîmes, ni les entendîmes plus. L'idée d'entrer dans une mer plus tranquille à l'abri du récif qui borde la côte de la Nouvelle-Hollande, et de trouver des vivres sur ce continent, ranima le courage de mes compagnons. A neuf heures du matin nous revîmes les récifs; la mer y brisait partout avec violence; mais l'eau était si calme en dedans, que chacun jouissait d'avance du plaisir de s'y trouver. Je m'aperçus dans le moment que nous étions affalés, car nous ne pouvions nous servir de nos voiles pour éviter les écueils, le vent nous avait coiffés, et la mer nous poussait avec tant de force contre les rochers, que notre situation devint très-périlleuse. Nous ne pouvions nous tirer d'embarras avec nos avirons, ayant à peine la force de les manier: je commençai à craindre que nous ne fussions obligés, pour dernière ressource, de passer par-dessus le récif; je ne désespérais pas d'y réussir, lorsque nous aperçûmes une ouverture au milieu des rochers, à un mille de nous, et au-dedans une île de hauteur médiocre que je nommai *Île direction*. J'entrai dans le passage à la faveur d'un fort cou-